

DESCRIPTION
DE
QUATRE LAMPES EN VERRE ÉMAILLÉ
ET ARMORIÉES

APPARTENANT À M. J. PIERPONT-MORGAN, DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,
ET DÉPOSÉES AU SOUTH-KENSINGTON MUSEUM, À LONDRES

PAR

S. E. Y. ARTIN PACHA.

J'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui quatre lampes en verre émaillé appartenant à M. J. Pierpont-Morgan, des États-Unis d'Amérique.

Ces lampes sont exposées au South-Kensington Museum, à Londres, et je dois à l'obligeance de l'aimable et savant conservateur de ce Musée, M. A. B. Skinner, les photographies qui sont reproduites ici.

I

Cette lampe a été faite pour orner le tombeau d'un émir nommé Ala-el-Din, Aÿdékin, El-Alaï, El-Bondokdar, El-Saléhi (vers l'année 1286, pl. I).

Dès que j'ai vu cette lampe et que j'ai lu le nom de Bondokdar, j'ai naturellement pensé, tout d'abord, au sultan Baybars el-Bondokdari; mais, ensuite, les inscriptions qui y figurent ne m'ont pas permis de l'attribuer à ce sultan. D'ailleurs son histoire même ne m'aurait pas autorisé à le faire.

En effet, l'inscription porte *El-Bondokdar*, et le sultan porte le titre de *El-Bondokdari*, c'est-à-dire « appartenant à Bondokdar ».

Voici, du reste, les titres de ce prince, tels que Makrizi les énumère dans son *Histoire des Sultans mamelouks d'Égypte* : « El-Sultan, El-Mélik, El-Daher, Rukn-el-Din, Baybars, El-Bondokdari ».

Ebn-Ayas le nomme, dans son histoire, El-Sultan, El-Mélik, El-Daher,

Rukn-el-Din, Baybars, El-Alaï, El-Bondokdari, El-Saléhi, El-Negmi. Ces protocoles donnent, pour ainsi dire, l'état civil de ce fameux sultan qui, comme le dit Makrizi « fut, pour le dire sommairement, l'un des meilleurs souverains qui aient régné sur les Musulmans ».

Or, Baybars était originaire de Kiptchak; il fut d'abord vendu à Siwas puis à Damas, où, à cause d'une taie qu'il avait sur un œil, il passa de main en main et finit par appartenir à l'émir Aydékin Bondokdar, qui fut son premier maître. L'émir Aydékin lui-même était mamelouk de l'émir Ala-el-Din, Aksonkor, El-Saki, Adéli; à la mort de son maître il passa au service d'El-Mélik, El-Saleh, Negm-el-Din, Ayyoub.

Vous savez que ce prince est le créateur de la milice connue, plus tard, sous le nom de Mamelouks Baheri. A la suite de quelques désordres perpétrés dans la ville du Caire par ces guerriers turbulents, le sultan fit bâtir une caserne dans l'île de Rodah et y enferma toute la milice des Mamelouks, soit appartenant à lui personnellement, soit appartenant à ses émirs desquels il les acheta. C'est ainsi que Baybars passa en la possession de El-Mélik, Negm-el-Din, Saleh, Ayyoub.

Il s'appelait donc de son nom propre Baybars; El-Bondokdari, du nom de son premier maître Aydékin El-Bondokdar; El-Negmi, El-Salehi, du nom de son second maître le sultan Saleh Negm-el-Din, Ayyoub. Plus tard il gagna, par sa bravoure et sa piété, le surnom de Rukn-el-Din et lorsqu'il s'éleva à son tour au rang de sultan, il adopta le titre de El-Sultan El-Daher.

Cette lampe est donc, sans contredit, inscrite au nom du premier maître du sultan Baybars.

Voici les inscriptions qui ornent le col et la panse de cette lampe.

Sur le col, en trois compartiments portant armoirie, dont nous parlerons plus loin, en écriture en émail bleu, entrelacs en émaux blancs, et fleurons rouges, verts, etc., sur fond or, on lit :

مَا عَمِلَ بِرِسْمِ تَرْبَةِ الْمُقَرَّ الْعَالِي

Des objets qui ont été faits à l'usage du mausolée de l'Altesse Noble, Éminente :

العلاي البنقد دار (sic)

El-Alaï, El-Bonokdadar (sic) :

قدس الله روحه

que Dieu sanctifie son âme.

Sur la panse, sur fond en émail bleu, écriture ajourée en or, on lit exactement la même inscription, mais en six registres séparés alternativement par trois agrafes de suspension, et trois écus portant les mêmes armoiries que sur le col de la lampe :

ما عمل برسم — تربة. المقعر — العالی — العالی — البندقدار — قدس الله روحه

Dans cette inscription sur la panse, le mot *Bondokdar* est écrit sans la faute, ni l'interpolation que l'on voit dans le même mot écrit sur le col, que j'ai transcrit tel quel.

Sur le fond de la lampe, les mêmes armoiries sont répétées trois fois, encadrées d'ornements aux traits en émail rouge, or, etc. ⁽¹⁾.

La hauteur de la lampe est d'environ 0 m. 32 cent.

DESCRIPTION DE L'ARMOIRIE.

L'armoire est très curieuse. Elle n'a été publiée ni par Rogers bey, ni par moi, ni par qui que ce soit, à ma connaissance. Rapprochée du titre indiquant les fonctions de l'émir, elle est certainement une armoire parlante.

Elle est formée par deux arcs debout et adossés, attachés très fortement par leur milieu. Au milieu des cordes, à droite et à gauche, on voit également des attaches semblables à celle qui unit les deux arcs, mais en plus petit, le tout d'or sur fond gueules.

L'attache reliant les deux arcs sert évidemment à les fixer; les attaches des cordes semblent être là pour supporter et maintenir la flèche.

Pour revenir au titre du chevalier, le mot *Bondokdar* veut dire porte-arbalète, formé par deux mots dont l'un, *Bondok*, signifie « balle » et par extension

⁽¹⁾ Je ferai observer que cette lampe porte sur le col et la panse, la même inscription et qu'elle diffère en cela de la plupart des lampes que nous connaissons.

Un autre point à observer : c'est qu'il n'y a aucune inscription coranique ayant rapport à la lumière (*Coran*, chap. xxiv, vers. 35), comme nous l'observons sur la grande généralité des lampes qui ont été confectionnées dans les siècles postérieurs.

Ne serait-ce pas là une particularité qui aiderait à dater ces petits monuments reportant au xiii^e siècle, les lampes absolument sans inscriptions et les lampes sans inscriptions coraniques et de reporter aux xiv^e, xv^e et xvi^e siècles les lampes où des inscriptions coraniques seraient inscrites ?

-arbalète», et *Dar*, du persan «porteur, teneur, possesseur», etc. Bondok est un mot de provenance italienne employé en Égypte et dont l'origine est Vénédiq (Venise) et qui s'est transformé en arabe en Bondok ou Fondok.

En effet, les hôtelleries destinées à servir de demeure aux marchands chrétiens d'Europe et de magasins pour y déposer leurs marchandises à Alexandrie, Rosette, Damiette, etc., s'appelaient *Fondok*, فندق. De nos jours, à Venise, où le mot paraît avoir été réimporté sous sa forme égyptienne, on montre encore des hôtelleries qui sont nommées *Fondok*, tout en donnant à ce mot une étymologie italienne (Fondaco) qui me semble plutôt controuvée.

Un séquin vénitien s'appelle encore en Égypte Bondoki, بندقي. On dit aussi que tel bracelet ou ornement d'or contient tant de bondoki, voulant dire qu'il a un poids équivalent à tant de séquins vénitiens ⁽¹⁾.

L'arbalète, et plus tard l'arquebuse, le mousquet et enfin le fusil se sont toujours appelés et continuent même de nos jours à s'appeler *bondokieh*, بندقييه, parce que leur introduction en Égypte, au fur et à mesure de leur invention en Europe a été faite par l'entremise des Vénitiens.

L'arme extraordinaire représentée par l'armoirie a dû être, dans l'esprit de celui qui l'a dessinée, un *Bondokieh*, puisque le chevalier qui en était blasonné s'appelle *Bondokdar*.

Les dictionnaires arabes donnent au nom El-Bondok, البندق, ou Djolahik,

⁽¹⁾ Après la lecture de ce mémoire j'ai reçu une lettre de mon ami M. le professeur J. Schweinfurth, à propos de l'étymologie de Bondok, voici la copie de cette lettre.

Caire, le 25 avril 1907.

Excellence,

Permettez que je vous communique quelques remarques par rapport à la conférence sur les armoiries, etc., des mameluques dont vous avez entretenu l'Institut Égyptien dans sa dernière séance. Il s'agit du mot *bondok* et de sa provenance.

D'après le sanscritologue Gustav Oppert (frère de l'assyriologue), le mot arabe provient du sanscrit *bandhuka*, qui est le nom d'une plante, le *Casalpina Bonducella*, L. La semence de cette plante est renfermée dans une gousse épineuse qui a la forme et la grandeur d'une balle de fusil. D'après G. Oppert ce fruit fut introduit en Arabie, anciennement on lui donne le nom de *bondok hindi* en arabe (Avicenna).

La balle en plomb receva ce nom d'après cette graine et plus tard ce nom désigna aussi l'engin qui s'en servit de projectile. G. Oppert a traité ce sujet dans les *Mitteilungen zur Geschichte der Medizin und Naturwissenschaften*, IV Band, p. 3460, année 1905. — Consultez aussi l'*Encyclopédie des Indes* sous l'article *Bondok*, etc.

جادهكة, la signification de balles rondes en pierre, argile ou métal. L'instrument avec lequel on lançait El-Bondok ou El-Djolahik s'appelait Kows-el-Djolahik (arc des Djolahik).

Une autre espèce de flèche courte qu'on lançait à travers une arbalète ou une sarbacane s'appelle El-Hasbanah, حسبانه.

La sarbacane ou sarbatane, dans les langues occidentales, est dérivée du mot persan Zabatane, زبطانه, dont les Arabes ont fait Sabatana, سبطانه.

C'est un long tube *sabatana* où on introduit une balle bondok ou une flèche empoisonnée djolahik ou Hasbana qu'on chasse par le souffle.

Je dois dire ici que l'étude de cette question m'a donné la conviction que le Sabataneh ou l'arbalète à tuyau, la sarbacane des Occidentaux, est d'invention persane ou indienne ⁽¹⁾, en un mot orientale. Cette arme servait à lancer de petites flèches, *djalohik*, d'où le terme *Kows-el-Djalohik*, donné à cette arme.

Voici un passage que je trouve dans *The travels of Ludovica di Varthema*, etc. (xvi^e siècle), traduit de l'italien par JOHN WINTER JONES, Esq., F. S. A., et édité par George Percy Badger, London, 1863, p. 254.

These (les habitants de Java) carry bows, and the greater part darts of cane. Some also use *zarabattane* (blow-pipe), with which they throw poisoned darts; and they throw them with the mouth, and, however little they draw blood, the (wounded) person dies.

M. Badger ajoute en note (2), même page, en parlant de *zarabattane*, nommé par Varthema.

This weapon is thus described by Crowford : «The chief missile in use before the introduction of fire-arms, was a small arrow ejected from a blow-pipe by the breath, called a Sampiton, meaning the object blown through. This instrument is at present in general use by most of the wild tribes of the Sumatra, Borneo and Celebes. The bow for discharging arrows is well known to all the more advanced nations of the Archipelago, but does not seem, at any time, to have been generally employed, the blow-pipe probably

⁽¹⁾ Aux Indes, et peut-être même en Chine, cet instrument s'appelait *Sumpitan*, c'était un tuyau d'où la flèche était chassée par l'air, comme dans la *sarbacane*.

supersiding its use, although a far less effectual weapon. It is found represented on the sculptures of some of the monuments of Java of the twelfth and thirteenth centuries. (*Desc. Die*, p. 21.)

Les Occidentaux, vers le XII^e siècle, ont modifié le Sabataneh ou le Kows-el-Djalahik, en inventant l'arbalète au fût à rainure pour lancer des flèches lourdes, telles que nous les connaissons, et l'ayant introduite en Égypte, elle fut désignée sous le nom de Bondokieh, terme qui remplaça celui de Kows-el-Djalahik et Bondok remplaça la balle Djolahik ou la flèche El-Hasbana.

En effet, ce n'est que vers le XII^e siècle que cette arme a été connue en Orient, puisque Anne de Comnène qui est morte en 1148, en parle comme d'une arme dont elle n'avait aucune connaissance et qu'elle vit pour la première fois entre les mains des Normands de Sicile.

Il est donc plus que probable que lorsque cette arme fut introduite pour la première fois en Égypte, vers le XIII^e siècle, elle le fut en guise de cadeau, à titre de nouveauté et de curiosité balistique.

Dans une chronique de la dynastie des Rassuly du Yémen, écrite en arabe par Aly, Ibn-el-Hassan, El-Khazradji et traduite en anglais par feu Sir J. W. Redhouse (Luzac et C^o, London, 1906, vol. I, p. 99) nous lisons que « la force égyptienne envoyée pour reconquérir la Mecque sur les Yéménites en 632 (1234-1235), se composait de cinq cents cavaliers commandés par plusieurs chefs. Le premier s'appelait Wahdus-Sebu', le second El-Bondokiy, le troisième Ebi-Zekéra', le quatrième Abou-Bartas et le cinquième, le commandant en chef, était un émir nommé Gabra'il. Ils entrèrent à la Mecque et s'en emparèrent. »

Sir J. W. Redhouse traduit le nom du second, El-Bondokiy, par *The Crossbow-man*, ou *l'homme à l'arbalète*.

A cette époque, c'est-à-dire en 1234, l'arbalète était donc considérée comme une arme assez rare, pour que celui qui en portait une, fut désigné par le nom de cette arme.

D'un autre côté, il me paraît probable que ce El-Bondokiy soit le même que notre chevalier Aÿdékin El-Bondokdar ⁽¹⁾.

En effet, étant mort à l'âge de 70 ans en 1282, il aurait eu 18 ans

⁽¹⁾ Les deux mots ont le même sens, le premier avec sa terminaison arabe, le second avec sa terminaison persane veulent dire : « possesseur, porteur de Bondok ».

environ en 1234, ce qui n'aurait pas été un empêchement à ce qu'il fût déjà commandant de cent cavaliers.

Ces faits se seraient donc passés sous le règne de Seif-el-Din, Abou-Bikr, Adel, deuxième de nom, de la famille des Ayyoubites et qui régna de 1218 à 1238.

Aydékin aurait été en ce temps-là, encore en la possession de son premier maître.

Quoi qu'il en soit de cette supposition sur ce personnage, la mention d'un porteur d'arbalète en 1234 nous montre, en tout cas, que cette arme était connue en Égypte, peut-être comme une rareté, mais quand même connue avant cette date.

Ce mamelouk la porta avec le titre de Bondokdar (porte-arbalète) qui lui resta pendant toute sa vie et qui servit même, plus tard, à désigner ses propres esclaves.

On peut, et avec raison, objecter que l'arme dessinée sur l'armoire de cette lampe ne représente pas une arbalète, Bondoukieh, mais le titre que porte le chevalier nous oblige à lui donner ce nom.

En tout cas cette arme curieuse, comme je l'ai déjà dit, n'est pas un arc simple, c'est un double arc et c'est sans doute sous cette forme héraldique qu'on représentait alors l'arbalète.

Depuis la mort du sultan Saleh Ayyoub en 647 (1249) l'usage de l'arbalète paraît s'être généralisé en Égypte. On s'en servait pour la chasse ainsi que pour la guerre.

Nous trouvons dans l'*Histoire des Sultans mamelouks* de Makrizi, traduite par Quatremère (vol. II, part. III, p. 74), le passage suivant :

« Cette même année, 683 (1284), sous le règne de Kalaoun, Mélik Saleh Aly et son frère Khalil allèrent faire une partie de chasse du côté d'Abbassah; ils étaient accompagnés de l'émir Baybars Farakani qui, à cette époque, avait le grade d'émir (chef) des tireurs d'arbalète. Les deux princes se livrèrent, durant quelques jours, au divertissement de la chasse, escortés d'un grand nombre d'arbalétriers. »

M. Quatremère donne, dans plusieurs notes, des explications fort intéressantes sur les usages qu'on observait dans ces chasses princières, où l'on se servait de l'arbalète.

Nous trouvons dans le même ouvrage (*loc. cit.*, p. 229) mention d'un « quartier de fabricants d'arbalète, où se trouvait l'église Melkite », quartier qui doit être vers le Hamzawi de nos jours, à proximité de l'église grecque orthodoxe ⁽¹⁾.

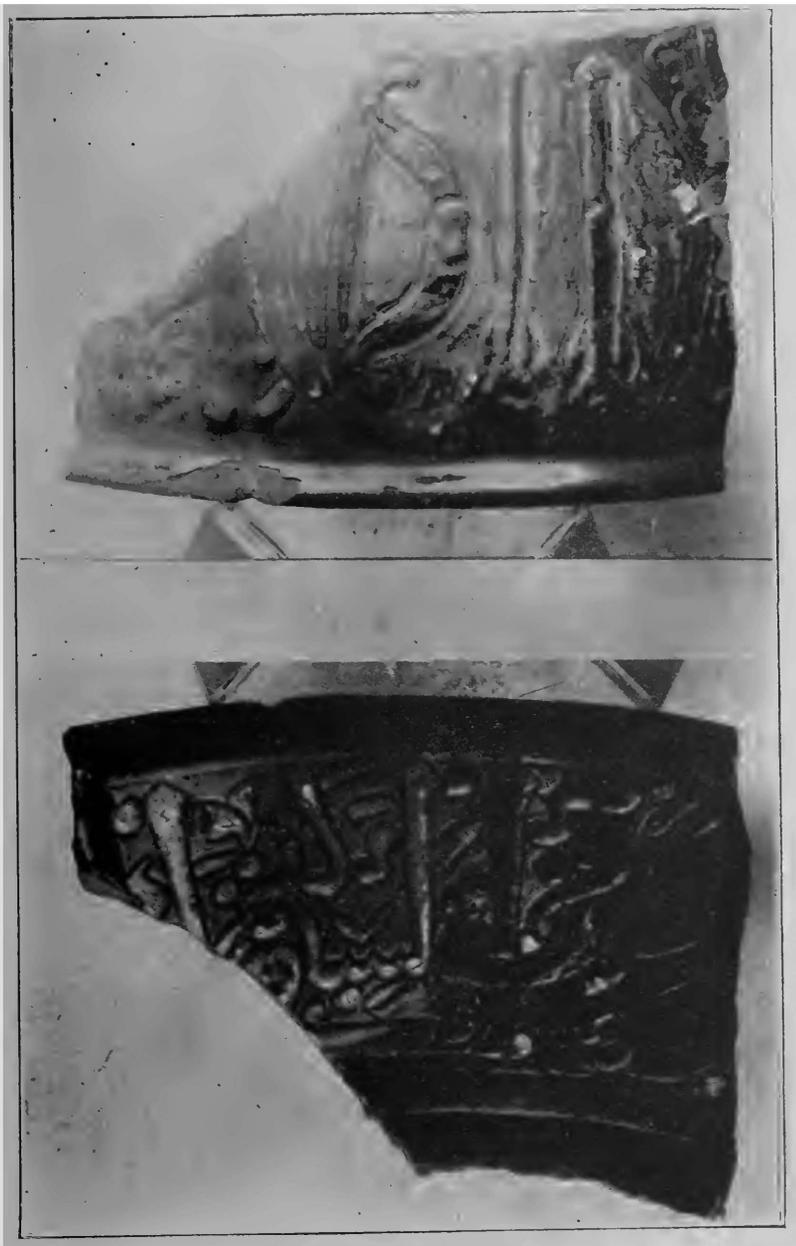
L'arbalète est restée en usage en Orient jusqu'à la fin du XVIII^e siècle; il y avait à cette époque, dans le corps des janissaires, une compagnie à cheval qui était armée d'arbalète qu'on appelait *Tatar-Oku*, ou arc des Tartares de Crimée qui, eux-mêmes, sans doute, l'avaient pris des Européens.

Dans la traduction de l'*Histoire des Sultans mamelouks* de Makrizi (vol. I, part. II, p. 17). Quatremère traduit Zayar, زيار, par arbalète, tandis que Zayar signifie, d'après les dictionnaires arabes, tout ce qui sert comme moyen de défense ou d'attaque contre l'ennemi. Il traduit également Bondok par arquebuse (vol. I, part. II, p. 1 et 36) et en ceci aussi il y a lieu d'observer que si l'arbalète n'est entrée en usage qu'au XIII^e siècle, l'arquebuse n'y est entrée qu'au XV^e siècle. Ce sont là, évidemment, des inadvertances de traducteur, dues au fait que j'ai déjà signalé, c'est-à-dire que arbalète, arquebuse, mousquet et fusil, tous en Égypte portent indistinctement le nom de Bondokieh qui leur a été donné au fur et à mesure que ces armes y étaient introduites par les Vénitiens.

Cette disposition de deux arcs adossés, peut s'expliquer d'une manière bien simple, c'est-à-dire par la préoccupation ou le souci de la symétrie dans le dessin d'une figure héraldique en manière de panoplie; toutefois l'attache par le milieu des deux arcs et ces espèces de poulies, d'attaches, ou de nœuds, qui se trouvent au milieu des deux cordes, nous déroutent certainement.

En effet, voici la photographie d'une armoirie sur un fragment de vase en terre émaillée du XI^e ou du XII^e siècle, qui se trouve au Musée arabe du Caire (Salle 11, vitrine H, lettre b) et qui représente un arc et deux

¹ En effet dans le grand ouvrage de l'*Expédition française en Égypte*, dans l'article « Description abrégée de la ville et de la Citadelle du Caire », etc., par Jouard, dans la liste des rues du Caire se rapportant à la carte nous trouvons dans la V^e section au n^o 27 Khan el-Hamzaoui, au n^o 30 El-Bondokyeh et au n^o 34 Zaouyet-el-Bondokyeh, cette rue n^o 30 existe encore. D'un autre côté dans le quartier de Nasserieh dans la section III de la carte Nasserieh portant le n^o 259 le n^o 264 est Darb el-Bondok et le n^o 268 porte le nom de Qasr el-Bondok.



Fragment de vase en terre émaillée (XII^e ou XIII^e siècle).

flèches (pl. II). L'arc est absolument de la même forme que l'un des deux arcs de notre armoirie, mais sans le nœud soit au milieu de l'arc soit au milieu de la corde. Ici, la préoccupation de la symétrie que nous avons cru découvrir plus haut, n'existe pas. Cependant cette figure représente, elle aussi, une armoirie parlante.

Sur la face intérieure de ce fragment se trouve l'inscription suivante :

المخدومي السيف بكتما

El-Makhdoumi, El-Seyf (i), Begtémour.

Ibn Iyas donne le nom de quatorze Begtémour du XII^e au XIV^e siècle. Malheureusement l'inscription incomplète ne nous permet pas d'identifier celui au nom duquel ce vase a été inscrit et partant d'en connaître les fonctions pour en déduire la raison d'être de l'armoire.

M. Herz bey a attiré mon attention sur une pierre tombale gravée, nouvellement déposée au Musée arabe du Caire et portant le n° 85, salle I (pl. III). Cette pierre aussi, qui est sans doute un ouvrage du XIV^e siècle, porte une armoirie identique à celle dont nous venons de parler (pl. II), et elle porte une inscription, en deux lignes, qui se lit comme suit :

بسم الله الرحمن الرحيم يبشرهم — ربهم برحمة منه ورضوان وجنان لهم فيها نعيم
مقيم خالدين فيها ابدا ان الله عنده اجر عظيم

Au nom de Dieu clément et miséricordieux, leur Seigneur leur annonce sa miséricorde, sa satisfaction, et les jardins où ils goûteront des délices constantes. Ils y demeureront éternellement à jamais, car Dieu dispose d'immenses récompenses. (*Coran*, chap. ix, vers. 20.)

Malheureusement ici aussi il nous est impossible de déterminer le nom du chevalier qui se blasonnait de cette armoirie. Comme je l'ai dit, cette armoirie est en tout point semblable à celle qui se voit sur la planche II.

Je vous prie d'excuser ma longue digression sur cette arme si intéressante.

Vous vous rappelez, Messieurs, que E. T. Rogers bey, dans son *Étude sur le Blason chez les Princes musulmans d'Égypte et de Syrie* (*Bull. de l'Institut égyptien*, 2^e série, n° 1, 1880), a décrit quinze meubles entrant dans la composition du blason oriental. Moi-même dans *Contribution à l'étude du Blason en Orient* j'ai ajouté à ce nombre sept nouveaux meubles, ce qui fait en tout vingt et un meubles, sans compter la multitude de

signes ou symboles qui rentrent dans la dénomination de Wesms et qui forment le vingt-deuxième chapitre de mon ouvrage.

A ce meuble tout à fait inédit, je crois donc devoir donner le n° XXIII tandis que les deux autres armoiries que je viens de décrire porteront le n° XXIV.

MONOGRAPHIE DE L'ÉMIR ALA-EL-DIN, AYDÉKIN, EL-ALAI, EL-BONDOKDAR, EL-SALEHI.

Cet émir était Mamelouk de Ala-el-Din, Aksonkor, El-Saki, Al-Adéli, lui-même Mamelouk de Mélik Adel, frère de Saladin; de là son surnom de Al-Alai¹.

A la mort de son maître, il passa au service de Saleh Ayyoub, avec plusieurs autres mamelouks ses compagnons, désignés en corps sous le nom de El-Alaïeh.

Aboul-Mahassin, cité par Quatremère, dit que le sultan Saleh Ayyoub l'éleva au grade d'émir et le nomma son Bondakdar, et très probablement c'est depuis cette époque qu'il fut blasonné de ces armoiries parlantes⁽²⁾.

Peu de temps après il tomba en disgrâce et le sultan lui enleva ses mamelouks et entre autres : Baybars, El-Bondokdari, comme il a été dit plus haut.

Nous le retrouvons le 13 Chawal 648 (1250) gouverneur de l'Égypte en l'absence du sultan El-Mélik Moezz. Ezz-el-Din. Aybek, au moment où ce prince partait pour la Syrie pour combattre El-Mélik, Nasser, roi de Damas, de la maison de Ayyoub.

Au rapport de Makrizi: «... la haine qui divisait Mélik Moezz Aybek et Schadjarat-el-Durr, sa femme, arriva à son point culminant en 655 (1257). Le sultan songeait à faire périr cette princesse. Un astrologue qu'il avait à sa cour lui avait annoncé qu'il périrait à la suite des complots d'une

¹ Suivant une version de Aboul-Mahassin, rapportée par Quatremère, cet émir aurait été mamelouk de Gémal-el-Din Moussa, Ibn Yaghmour; mais nous préférons la version de Makrizi et d'Ibn-Iyas à cause de son surnom de El-Alai, provenant de Ala-el-Din, Aksonkor El-Saki, duquel il était esclave à l'origine.

² Comme nous l'avons dit plus haut, l'extrait de El-Khazredjy, si El-Bondokiy et Aydekin El-Bondokdar sont le même personnage, il aurait tenu ses fonctions et son titre de son premier maître; en passant au service du Mélik Saleh Ayyoub, ce prince n'aurait que confirmé et non pas créé ce titre de son mamelouk.

femme, et ce fut Schadjarat-el-Durr, sa femme même, qui devait réaliser cette prédiction. Moezz, indisposé contre elle, avait fait demander en mariage la fille du prince de Mossoul. Sur ces entrefaites et tandis qu'il résidait dans le lieu nommé Omin-el-Berid, soupçonnant quelques mamelouks Baheri de comploter, avec la reine, sa perte, il en fit arrêter plusieurs parmi les principaux, et les fit diriger vers le Château de la Montagne, où ils devaient être mis en prison. Parmi eux se trouvait l'émir Aÿdékin. Lorsqu'ils arrivèrent à la Citadelle, l'émir Aÿdékin, en passant sous le balcon où s'asseyait d'ordinaire Schadjarat-el-Durr, se douta que cette princesse s'y trouvait, et faisant un salut de la tête, dit en langue turque : « Je suis le mamelouk Aÿdékin, Bachmakdar (celui qui est préposé à porter vos chaussures ou sandales) de Votre Hautesse ⁽¹⁾. »

« Au nom de Dieu, princesse, nous ignorons absolument quelle faute a pu motiver notre arrestation, seulement, lorsque Moezz a fait demander en mariage la fille du prince de Mossoul, nous avons, à cause de vous, désapprouvé cette démarche. En effet, nous devons tout à votre bienveillance et à celle du défunt votre époux El-Mélik-el-Saleh, Ayyoub. Moezz, blessé de nos reproches nous a traités comme vous le voyez. »

« Schadjarat-el-Durr fit signe avec un mouchoir, pour lui faire comprendre qu'elle avait entendu son discours. Lorsque les mamelouks eurent été enfermés dans leur cachot, l'émir Aÿdékin leur dit : « Si Moezz nous a emprisonnés, nous lui préparons la mort. »

Quelque temps après, Moezz était massacré, et tous ces mamelouks sortaient de leur prison et reprenaient le rang dans l'armée et le gouvernement ⁽²⁾.

Avec l'avènement de Baybars, son ancien mamelouk, nous retrouvons Aÿdékin commandant de l'armée et Naïb (vice-roi) de Syrie, enlevant Damas à l'émir Sindjar Haléby qui n'avait pas voulu reconnaître Baybars comme sultan et qui s'était révolté contre son pouvoir.

Son ancien mamelouk, le sultan El-Daher, Baybars, lui témoignait une grande considération et il lui disait souvent : « C'est toi qui as été mon maître », et il lui savait gré de l'éducation qu'il avait reçue de lui.

⁽¹⁾ Aÿdekin emploie ici ce qualificatif apparemment dans le sens donné en français de nos jours, à la phrase « votre humble serviteur ».

⁽²⁾ Voir *Notice sur Chaggarat-Ouddour*, par A. de Merionec, dans le *Bull. de l'Inst. égypt.*, 22^e série, n° 9, année 1888, p. 91.

Aÿdékin, de son côté, faisait preuve, pour le service du sultan, d'un zèle extraordinaire et lui donnait d'excellents conseils.

En 659 (1261), après la prise de Bagdad par Hologu en 1258, le fils du khalife massacré pendant cet événement, qui était parvenu à se sauver, arriva à Damas; et de là, par des lettres écrites par Aÿdékin Bondokdar, naïb (vice-roi) de Syrie, et par l'émir Alaï-el-Din Taybars, Viziri, gouverneur de Damas, le sultan apprit la nouvelle que ce prince était arrivé sain et sauf à Gouta. La même année il fut nommé naïb (vice-roi) de Alep et de la Syrie septentrionale. Le sultan lui alloua, en outre, de grandes propriétés en Égypte.

Dans l'énumération des grâces et des donations que Baybars fit aux émirs qui avaient pris part à la campagne heureuse contre les Tartares en Asie Mineure et au nord de la Syrie, nous trouvons que l'émir Aÿdékin Bondokdar, eut en propriété le territoire de Nama, en 663 (1264).

En 664 (1265), Baybars plaça Aÿdékin Bondokdar et Ezz-el-Din Igon à la tête d'un corps de troupes, avec ordre de marcher sur Tyr et les possessions des Francs. Ces généraux pénétrèrent sur les terres des Francs et enlevèrent un grand nombre de prisonniers et un riche butin, puis ils rejoignirent le sultan Baybars au siège de Safat, qui fut prise d'assaut.

En 668 (1269), les Tartares s'étant approchés de Alep, sur le territoire de Sajor, Baybars fit partir un corps de troupes sous la conduite de Aÿdékin et recommanda à ce général de se tenir sur la frontière de Syrie, pour empêcher les Tartares d'y pénétrer par le nord, pendant que lui-même les attaquait par le sud et les vainquit complètement.

En 677 (1278), l'émir fut destitué de ses fonctions de gouverneur de la Syrie du Nord par Mélik Said Baraka-Khan, fils de Baybars, qui avait succédé à son père.

En 679 (1280) nous le retrouvons sous le règne de Mélik Mansour Kalaoun, commandant l'aile gauche de l'armée en campagne en Syrie, pour maintenir en respect les Francs de la côte.

Le sultan Kalaoun avait été lui-même mamelouk de Ala-el-Din, Aksonkor, El-Saki, Adéli, qui fut, comme nous le savons déjà, le premier maître de l'émir Aÿdékin. A la mort de leur maître, ils avaient passé, avec tous leurs collègues, au service du sultan Saleh Ayyoub, l'an 647, comme nous l'avons dit plus haut.

On désignait ces mamelouks sous le nom générique de Alaïeh et, entre eux, la camaraderie était complète ainsi que l'esprit de corps. Il n'est donc pas étonnant qu'après sa disgrâce, sous le règne de Mélik Said, fils de Baybars, il ne tint un rang élevé parmi les émirs sous le règne de son compagnon Kalaoun.

En 681 (1282) notre émir fit le pèlerinage en compagnie d'une nombreuse caravane.

Il mourut au Caire, dans le mois de Rebi-tani 685 (1286) à l'âge de 70 ans, couvert de gloire, d'honneurs et de richesses.

C'est pour le tombeau qu'il s'était fait construire au Caire, comme l'indique d'ailleurs son inscription, que cette lampe a été faite, sans doute avec beaucoup d'autres.

Cette lampe a, par conséquent, été fabriquée avant 1286, date de la mort de ce chevalier. Ce serait donc, à ma connaissance, la plus ancienne lampe portant armoirie, et ce qui la rend encore plus intéressante, c'est que l'armoirie porte un meuble en harmonie avec les fonctions premières du chevalier, une sorte de Bondokieh, d'où son titre de Bondokdar, devenant ainsi une armoirie parlante.

II

LAMPE EN VERRE ÉMAILLÉ MONTÉE SUR PIÉDOUCHE (VERS L'ANNÉE 1329), PL. IV.

Sur le col une armoirie répétée trois fois, divisant en trois compartiments une inscription en lettres ajourées et dorées sur fond d'émail turquoise. Les entrelacs qui accompagnent les lettres sont également ajourés et dorés.

L'inscription porte en dessous :

الله نورا لسماوات والارض

Dieux-lumière des cieux et de la terre.

(*Coran*, commencement et partie du chapitre xxx, vers. 35).

Sur la panse six anneaux de suspension divisant en six cartouches une inscription dont les lettres en émail turquoise qu'accompagnent les entrelacs en émail blanc, se terminent en fleurons rouges et feuilles vertes, sur un fond ajouré et doré.

L'inscription porte :

(1) مما عمل برسم المقر (2) العالى المولى (3) المالكي (4) الخدومي السيفي (5) قوسون
الساقى (6) المالكي الناصري

1. Des objets faits pour l'Altesse; 2. l'exalté, le méylévi; 3. le maliki; 4. le serviteur, El-Séfi; 5. Kossoum-el-Saki; 6. le royal, El-Nasseri.

L'armoirie, répétée trois fois sur le col, est blasonnée comme suit : en chef une bande d'argent, sur face et pointe un calice gueules sur fond or.

Cette armoirie est comme la précédente, une armoirie parlante, puisqu'elle accompagne la fonction d'échanson (El-Saki) du chevalier qui en est blasonné.

A ce point de vue cette lampe est aussi fort intéressante.

Sur le fond de la lampe les mêmes armoiries sont répétées trois fois, entourées d'ornements aux traits en émaux de différentes couleurs. Sur le piédouche aussi il y a des motifs de fleurs et de feuilles et d'ornements aux traits de différentes couleurs.

Cette lampe a été faite pour la mosquée de Kossoun qui se trouve sur le boulevard Mohamed Aly, à gauche, en montant à la Citadelle et qui porte, sur le plan du Caire de Grand bey, le n° 202.

Avec le nom qu'elle porte, cette lampe se trouve datée de 730 (1329), époque de la construction de la mosquée de Kossoun.

La hauteur de la lampe, avec son piédouche, est de 0 m. 37 cent. environ.

Pour faire connaître le personnage dont elle porte le nom, je ne puis mieux faire que de traduire le passage du *Khétat* de Makrizi (vol. I, p. 306) où cet auteur donne une biographie succincte de cet émir mamelouk.

Dans ce passage il est dit :

١ Mosquée de Kossoun. — Cette mosquée se trouve dans la rue située en dehors de la porte Zouleh. Son fondateur fut l'émir Kossoun en l'année 730 (1329).

٢ Elle fut élevée sur l'emplacement d'une maison, dans les environs de la ruelle El-Moussamadeh, du côté ouest, et qui était connue sous le nom de Akouche Namla, puis sous le nom de l'émir Djamal-el-Din Kattal el-Sub. El-Moussouli.

« Kossoun l'acheta à son fils et la démolit. Le proposé aux constructions⁽¹⁾ fut chargé de sa construction, dans laquelle il employa des prisonniers de guerre.

« En ce temps-là il était venu de Tauris⁽²⁾ un architecte qui construisit les deux minarets de cette mosquée sur le modèle de celui construit par Khageh⁽³⁾ Aly Chah, le vizir du sultan Abi-Said, à sa mosquée de Tauris.

« Le premier service y fut célébré le premier du mois de Ramazan de l'année 730 (1329) et le Kadi des Kadis Djelal-el-Din El-Kazwini, y lut la Khoutba (le prône) en présence du Sultan.

« Lorsque le service du vendredi fut terminé, El Melik-el-Nasser fit monter le Kadi-el-Koudah sur une mule, après l'avoir couvert d'habits d'honneur, et lui défendit de continuer à l'avenir de faire le service à la mosquée, et il nomma, à sa place, Fakhr El-Din Choukr.

« El émir El-Kébir Seif-el-Din, arriva en Égypte de Barka⁽⁴⁾, avec Khond⁽⁵⁾, fille de Euzbek, femme du sultan El-Mélik El-Nasser, Mohamed Ibn-Kalaoun, le 23 Rabi-Akher 720 (1320). Il possédait des cannes et des harnachements en cuir pour cheval, d'une valeur d'environ 500 pièces d'argent dont il voulait faire un fond de commerce.

« Une fois au Caire, il colportait sa marchandise dans les marchés au-dessous de la Citadelle et en dedans du Château de la Montagne.

« Un jour il entra par hasard dans les écuries royales pour y vendre sa marchandise, et un des écuyers, qui était là, le trouvant fort agréable s'y attacha. C'était un beau garçon, grand de taille, âgé d'environ 18 ans.

« Il continua, depuis, à visiter son ami l'écuyer jusqu'à ce qu'un jour le Sultan le vit et le trouvant agréable il demanda qui est-ce qu'il était. On lui répondit qu'il venait là pour vendre sa marchandise et que tel écuyer s'en était fait un ami.

« Le Sultan ordonna qu'on le lui amenât et le persuada de devenir un de

⁽¹⁾ L'architecte en chef de l'État.

⁽²⁾ Ville de l'Aderbaidjan, Perse du Nord.

⁽³⁾ Les Égyptiens prononcent ce mot persan Khawagah.

⁽⁴⁾ بركه, Barka, ville de la dépendance de Samarcande, capitale de la Saghdiane, dans l'Asie Centrale.

⁽⁵⁾ Les Égyptiens prononcent ce mot turco-persan Khawend.

ses mamelouks royaux. Il l'acheta donc de lui-même, il l'aima beaucoup, et l'incorpora dans le corps des échausons⁽¹⁾.

« Il le confia à l'émir Bektémour-el-Saki et le créa émir de dix. Il le fit ensuite émir de Tablakhana, puis émir de cent mamelouks, commandant de mille et enfin il le fit avancer jusqu'à ce qu'il atteignit le plus haut grade.

« L'émir Kossoun envoya des messagers dans son pays et fit venir en Égypte ses frères et sœurs et d'autres de ses parents et les éleva au rang d'émirs.

« Le Sultan le prit tellement en amitié, qu'aucun autre n'atteignit sa situation : il lui donna sa fille en mariage et lui-même se maria avec sa sœur.

« Lorsque le Sultan fut sur le point de mourir, il le désigna tuteur de ses enfants et régent de son fils Abi-Bikr dont il partagea le pouvoir après la mort du Sultan

- Kossoun, prenant goût à la royauté, détrôna Abi-Bikr, après deux mois de règne 741 (1340), et l'envoya en exil à Kouss, dans la Haute-Égypte, où il le fit massacrer. Il fit monter sur le trône Kuchuk, fils du Sultan, âgé de cinq ans, et le nomma El-Mélik El-Échref, tout en s'emparant du pouvoir absolu.

« Il créa soixante émirs parmi ses serviteurs et ses parents; il prodigua des dons, et gaspilla toute la fortune de l'Égypte. Tout le gouvernement était entre ses mains.

- Ahmed, troisième fils du sultan El-Nasser, résidait à Karak, et Kossoun, s'en méfiant, commença à intriguer contre lui; il ne put lui nuire, mais au contraire, ses propres intrigues créèrent contre lui-même des ennemis.

- Ahmed pensa alors prendre les rênes du gouvernement en Égypte, il

¹ Nous constatons ici, comme dans le cas de Aylékin, que l'armoirie qui blasonnait ces chevaliers dès leur entrée au service d'un sultan ou d'un émir était conservée par eux jusqu'à leur mort, quelque poste qu'ils aient occupé dans la suite dans la domesticité de la cour ou dans le service de l'État ou du sultan.

Dans ces deux cas nous avons le témoignage des historiens, ainsi que celui des monuments faits en leur honneur et qui nous sont parvenus, ces deux lampes que nous étudions en ce moment.

écrivit à cet effet aux émirs d'Égypte et de Syrie, qui lui répondirent favorablement.

« Dans ce temps-là, il y avait en Égypte, parmi les émirs, les émirs Aÿdoghmosch, El-Mulk, Kameri, El-Merdani et autres, qui portaient ombre à Kossoun. Il essaya, par suite, de trouver des raisons pour les faire arrêter, mais ceux-ci en eurent vent et prirent les devants en s'armant et en mettant le siège au Château de la montagne. Ils combattirent jusqu'à ce qu'ils se furent emparés de sa personne. Cela se passait la nuit du mercredi fin du mois de Regelb 742 (1341). Sa maison fut pillée ains que tout ce qu'il possédait.

« Il fut exilé à Alexandrie, sous la garde de l'émir Koublaï et là il fut enfermé et plus tard massacré.

« Il était d'une nature généreuse et charitable; il distribuait, tous les ans, pour la fête du Sacrifice, mille têtes de moutons, trois cents têtes de bœufs et trente ceintures d'or. Il distribuait, chaque année, des propriétés dont la valeur était estimée à trente mille derhems.

« Il laisse comme souvenir en Égypte, outre sa mosquée : le Khanegah (cuisine publique) près de la porte Karafa (cimetière) et la mosquée en face; sa maison sise sur la place Rouméli, au-dessous de la Citadelle, en face de la porte de Silsileh; et enfin, le Hekr Kossoun ⁽¹⁾. »

III

LAMPE EN VERRE ÉMAILLÉ MONTÉE SUR PIÉDOUCHE (VERS L'ANNÉE 1348), PL. V.

Cette lampe porte sur le col une inscription divisée en trois compartiments par une armoirie à inscription. L'inscription, dont les lettres suluth sont dessinées par des traits en émail rouge les pleins et les déliés en or sur fond or, est encadrée dans deux bandes en émail bleu ajourées de fleurons et d'entrelacs dorés.

⁽¹⁾ Comme nous l'avons dit, la lampe de Aÿdékin est la plus ancienne lampe en verre émaillé portant armoirie et datée par le nom d'Aÿdékin qui est mort en 686 (1286).

Celle-ci appartenant à Kossoun ayant été faite pour sa mosquée vers 730 (1329) serait classée la troisième connue, après la lampe au South Kensington Museum n° 580; dont j'ai publié l'armoire dans mon *Étude du Blason en Orient* sous le n° 133, qui devient la seconde étant de l'année 700 (1300).

L'inscription porte :

عز مولانا السلطان
 الملك الناصر العالم العا
 دل الجهاد المرابط المناغر

Gloire à notre Seigneur le Sultan, le roi Nasser, le Savant, le Juste, le Guerrier pour la religion, le défenseur des frontières de terre et de mer.

L'écu, au lieu d'être rond, affecte la forme d'une poire renversée ou d'une toupie fendue en deux; l'inscription dans l'écu est en une seule ligne, en traits d'émail rouge sur fond or.

عز مولانا السلطان الملك
 Gloire à notre Seigneur le Sultan, le Roi.

Sur la pause une inscription séparée en six compartiments par les six anneaux de suspension. L'écriture de l'inscription est ajourée et dorée sur fond d'émail turquoise. Elle porte :

عز مولانا السلطان الملك الناصر العالم العادل الجهاد

Gloire à notre Seigneur, le Roi el-Nasser, le Savant, le Juste, celui qui combat pour la religion.

Sur le fond de la lampe une longue inscription dont l'écriture est, comme celle de l'inscription sur le col, *suluth*, dessinée en traits rouges sur fond or et coupée également comme sur le col par trois armoiries semblables à celle que nous avons décrite.

وقف على الرباط المبارك المبرور الكرمي بالقرافة تقبل الله من واقفه
 وختم له بالخير والغفران امين يارب العالمين

Voici la traduction de cette inscription :

A été constitué en wakf pour l'usage du couvent béni et bienheureux El-Kérimi (construit par Kérim-el-Din ou construit par le Sultan qui est la source de toute grâce: *El-Kérimi*, dans le cimetière du Gaire. Puisse Dieu agréer celui qui a constitué ce wakf, et lui accorder la grâce d'une bonne fin, la miséricorde et le pardon de ses péchés, ô Dieu de l'Univers.

Le piedouche porte des fleurons et des ornements en émail de différentes couleurs.

Les inscriptions du col et de la panse indiquent que cette lampe a été faite au nom ou en l'honneur de El Mélik-el-Nasser, fils de Kalaoun, du groupe des mamelouks Bahri, qui régna une première fois de 693 (1293) à 694 (1294), une seconde fois de 698 (1296) à 708 (1308) et enfin une troisième fois de 709 (1309) à 741 (1340), mais l'inscription du fond de la lampe parle d'un couvent El-Kérimi, au grand cimetière du Caire, que je n'ai pas pu identifier.

La lampe aurait donc été faite avant 1340. Elle mesure environ 0 m. 32 cent. de hauteur.

IV

LAMPE EN VERRE ÉMAILLÉ MONTÉE SUR PIÉDOUCHE (VERS L'ANNÉE 1398), PL. VI.

Sur le col une inscription en lettres d'émail bleu foncé sur fond or. L'inscription est divisée en trois compartiments par un écu rond portant une armoirie à inscription aux traits en émail rouge sur fond d'or. Dans l'écu en chef : El-Zaher, الظاهر; sur fasce : Gloire à notre Seigneur le Sultan le Roi, عز لمولانا السلطان الملك; en pointe : Que sa victoire soit glorifiée, عز نصره.

L'inscription en trois compartiments porte :

1 الله نور السماوات والارض

2 مثل نوره مكشكاة فيها مصباح

3 المصباح في رجاة

(*Coran*, commencement et partie du chapitre xxiv, vers. 35).

Sur la panse une autre inscription dont les lettres sont ajourées et dorées sur fond bleu turquoise. L'inscription est divisée en six compartiments par les anneaux de suspension.

1 عز لمولانا 2 السلطان 3 الملك 4 الظاهر 5 أبو سعيد نصره الله

1. Gloire à notre Seigneur; 2. Le Sultan; 3. Le Roi; 4. El-Zaher; 5. Abou-Said; que Dieu lui donne la victoire.

Entre le col et la panse et sur l'étranglement du vase, six points en émail rouge et vert alternativement. Sur le fond les mêmes armoiries à inscription, telles qu'on les voit sur le col, répétées trois fois et séparées

par des ornements et des fleurs émaillées de différentes couleurs. Le piédouche lui-même est couvert d'ornements et de fleurs émaillées de différentes couleurs.

Cette lampe a été faite au nom du sultan El-Mélik, El-Zaher, Seif-el-Dunia, ou El-Din, Abou-Said, Barkouk, Anès, le premier des sultans circassiens qui régna une première fois de 784 (1382) à 791 (1389) et une seconde fois de 792 à 801 (1390-1398).

Le Musée arabe du Caire possède seize lampes en verre émaillé au nom de ce prince (n° 47-62), dont quelques-unes ressemblent à celle que nous avons décrite. Moi-même j'ai publié dans le *Bulletin de l'Institut égyptien* (2^e série, n° 7, année 1886), sous le titre *Description de six lampes de mosquées, en verre émaillé* (p. 138, n° 3), une lampe au nom du sultan Barkouk et ayant appartenu au feu Cap. Mayers, 60^e Rifles.

Dans cet article j'ai donné en résumé, l'histoire de ce prince. Je ne reviendrai donc pas là-dessus.

Avec le nom qu'elle porte, cette lampe se trouve datée de l'année 1398.

La hauteur de la lampe est d'environ 0 m. 37 cent. sur son piédouche.

NOTE.

Dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 2^e série, n° 7, 1886, sous le titre *Description de six lampes en verre émaillé*, j'ai publié (p. 125, note 2) toutes les lampes dont l'existence était à ma connaissance, avec les noms de leurs propriétaires.

En 1885 il y avait donc environ 87 lampes en verre émaillé, dont 58 au Musée arabe du Caire et 19 dans les musées d'Europe et dans quelques collections particulières.

Dans "The Athenæum" (n° 3126, 24 septembre 1887, p. 412), M. Henry Wallis a publié sous le titre *Arab Lamps* un article dans lequel il énumère 95 lampes et autres objets en verre émaillé qui, à sa connaissance, existaient à cette date.

M. Gustav Schmorenz a, en 1899, publié à Vienne un magnifique ouvrage en anglais intitulé *Old Oriental gilt and enameled glass vessels* qui contient 52 planches coloriées, 12 photographies et 69 illustrations de lampes, vases, flacons, gobelets, etc.



Pierre tombale.



Lampe en verre émaillé montée sur piedouche (1329).



Lampe en verre émaillé montée sur piédouche (1340).



Lampe en verre émaillé montée sur piédouche (1398).

Dans les pages 73 à 75 de cet ouvrage, l'auteur donne une table statistique de tous les verres émaillés qui, à cette époque, étaient venus à sa connaissance.

Il compte :

140 lampes, 5 œufs de suspension, 9 flacons, 5 vases à anse, 14 gobelets, 3 verres, 5 plats, 5 plats à pieds, 3 vases; au total 189 objets existant en 1899.

J'ai cru qu'il serait utile de donner, pour cette année 1907, le nombre des objets en verre émaillé qui sont venus à ma connaissance.

De cette liste il résulte que je compte :

162 lampes, 2 vases, 3 plats, 7 flacons, 7 gobelets, 3 œufs à suspension; au total 184.

Il est en outre à ma connaissance qu'il existe environ 9 lampes sur le marché, ce qui porte le nombre des verres émaillés à 193.

En ajoutant à ce chiffre les 126 fragments existant au Musée arabe, les 17 lampes en verre uni et les 4 œufs de suspension en verre uni se trouvant également à ce même musée ainsi que les 2 fragments du Musée de Constantinople, on a un chiffre total de 342 objets et fragments d'objets en verre.

Ayant entendu dire qu'au Musée Impérial de Constantinople il y avait quelques lampes en verre émaillé, je m'en suis informé par la gracieuse entremise de mon ami S. E. le D^r Zambaco pacha.

Son Excellence m'a communiqué une lettre qu'il a reçue du savant conservateur du Musée Impérial, S. E. O. Hamdy bey, dont je donne l'extrait ci-après qui, j'en suis sûr, ne manquera pas de vous intéresser, tant au point de vue de la verrerie émaillée, qu'au point de vue des fouilles qu'il fait faire à Rakka, en Mésopotamie, et dont il m'autorise si aimablement à donner les premières nouvelles, tout en promettant de nous donner plus tard de plus amples informations.

Extrait de la lettre de O. Hamdy bey au D^r Zambaco pacha.

Constantinople, 31 mars 1907.

.....
 Nous n'avons au Musée aucune verrerie émaillée arabe sauf deux fragments insignifiants.

D'ailleurs dans toute la Turquie je n'en connais que cinq :

Une coupe au Trésor Impérial;

Une suspension (lampe) à la bibliothèque du vieux palais;

Trois suspensions (celles-là sont merveilleuses) qui ornent le tombeau de Mewlana à Konia.

Sur la verrerie émaillée des arabes, des hommes tout à fait compétents ont écrit dans plus d'un volume des études importantes que nous avons tous lues. Moi qui ne me suis jamais spécialement occupé de cela, je n'ai rien à dire là-dessus.

Les quelques verreries que nous possédons au Musée, et qui sont d'ailleurs très belles, sont toutes de Murano où la Sérénissime République les faisait fabriquer pour envoyer en cadeau aux sultans d'alors.

Le Musée est très riche en faïences arabes, turques et persanes.

Maintenant je puis fournir à votre ami un renseignement tout à fait inédit qui ne manque pas d'intérêt. Il y a une localité en Mésopotamie, sur les bords de l'Euphrate, qui s'appelle Rakka, c'était la résidence d'été des Khalifes Abbassides et de plus c'était un centre céramique des plus importants.

Depuis quelques années on y a trouvé de merveilleux objets, vases, coupes, plats, etc.

Nous y avons envoyé l'année dernière un préposé du Musée qui a découvert une foule de choses céramiques ravissantes qui a enrichi et augmenté la collection du Musée dans des proportions étonnantes. Eh bien, on y a trouvé aussi de beaux fragments de verrerie émaillée avec de belles inscriptions arabes. Entre autres il y a un très beau fragment que je peux faire photographier pour votre ami. Vous n'avez qu'à me le dire.

Le Catalogue de notre section orientale n'a pas pu encore être imprimé.

.....
 Signé : O. Hamdy.

P. S. — Rakka n'était pas connu comme centre céramique et, plus encore, on ignorait qu'on y fabriquait des verreries émaillées. C'était donc tout à fait nouveau. Votre ami pourra être le premier à le faire connaître et je puis l'y aider.

L'émail qui couvre ces poteries diffère absolument; il prend des irisures tout à fait comme la verrerie phénicienne et grecque.

LISTE DES MONUMENTS EN VERRE ÉMAILLÉ EN 1907.

1 vase	ABRO (Aram d'), fils de feu Tigraue pacha . .	Le Caire.
1 vase	ALFIERI (Marchese)	Turin.
2 lampes	ANDRÉ (M ^{me} Edouard)	Paris.
1 lampe	BARKER (Henry)	Alexandrie.
1 lampe	BENEDETTI (Comte)	Paris.
1 lampe	BOGHOS NUBAR PACHA	Le Caire.
1 lampe	BAGIER	Paris.
8 lampes	BRITISH MUSEUM	Londres.
1 plat	COLLECTION D'ART ÉLECTORAL	Lowenburg.
1 lampe	DZIALINSKA (Princesse Isa)	Paris.
1 lampe	COOK (Frank)	Londres.
1 lampe	DIXON (J.)	Londres.
4 lampes	DUCANE-GOODMAN (F.)	Southlodge Horslam.
2 lampes	GOUPIL	Paris.
1 petit flacon	HAKKY BEY	Paris.
1 lampe	HUNTER (Major)	Londres.
1 lampe	S. M. LE ROI D'ITALIE	
1 lampe	KUNSTHISTORISCHE HofMUSEUM	Vienne.
1 gobelet	LANNA (Adalbert Ritter von)	Prague.
1 lampe	D ^r MACHON	Paris.
1 lampe	MANHEIM (Charles)	Paris.
3 lampes	MOSQUÉE DE MEWLANA	Koniah.
83 lampes émaillées.	MUSÉE DE L'ART ARABE	Le Caire.
17 lampes en verre uni	" "	"
3 œufs en verre é- maillé	" "	"
4 œufs en verre uni.	" "	"
126 Fragments de lampes, flacon, coupes, etc., en verre émaillé	" "	"
1 lampe	MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS	Paris.
3 lampes	" "	Lyon.
1 lampe	MUSÉE AUTRICHIEN fur Kuust und Gewerbe . .	Vienne.
1 lampe	MUSÉE CARNAVALET (Collection Dutuit)	Paris.
1 lampe	MUSÉE DE CLUNY	"

2 plats montés sur pied.....	MUSÉE DE CLUNY	Paris.
3 lampes.....	MUSÉE DE L'ERMITAGE	S ^t -Pétersbourg.
2 fragments	MUSÉE DE CONSTANTINOPLE.....	Constantinople.
1 coupe	TRÉSOR IMPÉRIAL.....	"
1 lampe	BIBLIOTHÈQUE DU VIEUX PALAIS	"
2 lampes, 1 flacon.	MUSÉE DU LOUVRE.....	Paris.
1 gobelet de Charlemagne.....	MUSÉE DE LA VILLE.....	Chartres.
1 gobelet des huit prêtres.....	"	Douai.
9 lampes	MYERS (feu Major) (ses héritiers).....	Angleterre.
2 lampes.....	NATURAL HISTORISCHE HOFMUSEUM.....	Vienne.
2 lampes.....	ROTHSCHILD (baron Alfred de)	Paris.
5 lampes.....	"	"
2 flacons.....	"	"
1 gobelet	"	"
2 verres	"	"
3 lampes.....	" (baron Edmond de)	"
1 flacon	" (baron Gustave de)	"
1 lampe	" (baron Nathaniel de)	Vienne.
1 lampe	ROSEBURY (Lord).....	Londres.
1 lampe	SALVIATI	Venise.
1 plat sur pied ...	SCHEFFER (de la collection de) (vendue en Amérique)	New-York.
1 lampe	SINADINO (M ^r Constantin Despina).....	Alexandrie.
1 lampe	SOUTH KENSINGTON MUSEUM	Londres.
1 flacon (en dépôt).	"	"
6 lampes.....	PIERPONT MORGAN (J.).....	"
3 lampes.....	MAGNIN	"
1 flacon	STRAUSS (Max).....	Vienne.
1 flacon	TRÉSOR DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-STÉPHAN.	"
1 vase avec anse ..	"	"
2 flacons.....	VAPEREAU	Paris.
1 lampe	WALLACE COLLECTION	Londres.
1 lampe	MUSÉE NATIONAL	Florence.



Lampe ornant le tombeau de l'Émir Ala-el-Din, Aydékine, El-Aläi, El-Bondokdar,
El-Saléhi (1286).